

URSS, l'autre pays des poètes maudits

Avec *Des chansons pour les sirènes*, Thierry Marignac nous mène sur les traces de trois poètes russes auto-consumés.

DAOUD BOUGHEZALA

« TOUS les Russes sont poètes, et l'écrasante majorité des poètes est constituée de casse-burnes à expédier au goulag régime sévère pour les empêcher d'écrire, toutes nationalités confondues. »

C'est par ce genre de saillie post-punk que l'écrivain-traducteur Thierry Marignac ponctue son anthologie des œuvres torturées de trois enfants du siècle dernier. Trois destins tragiques, mèches de vies brisées par leur incandescence. Voici leurs fiches de police, puisque ça se termine toujours comme ça :

Essenine, Sergueï (1895-1925). Protégé par Trotski et Djerzinski, le fondateur de la Tcheka, il fut retrouvé pendu et couvert de coups dans un hôtel pétersbourgeois en laissant une mystérieuse lettre d'adieu : « *Adieu, mon ami, adieu... Dans cette vie la mort n'est pas nouvelle.* » Inspiré par la cocaïne, il refusa les avances matérielles des puissants oligarques bolchéviques, moquant la triste destinée de la révolution d'Octobre. « *À nouveau ils boivent, pleurent et se battent ici/ Sous l'accordéon de jaune mélancolie/ Vouent leur malheur aux gémonies/ Se remémorent la moscovite Russie* », « *Ils ont mal au ventre qu'Octobre sévère/ Dans son tumulte les ait trompés/ Et l'audace à nouveau se permet d'affûter/ Des couteaux enfoncés dans les bottes, le fer.* » Quelques fragments amers de cet acabit valurent à Essenine l'admiration posthume des ultra-nationalistes russes, au crépuscule de l'Union soviétique, lorsque les pichenettes américano-afghanes ébranlèrent la carcasse chancelante du mastodonte collectiviste. Sa *Chanson d'un vieux bandit* respire l'embrun de la nostalgie, un comble pour un artiste disparu à l'âge de trente ans : « *La jeunesse en moi s'est éteinte/ Les couleurs à mes joues sont flétries/ Mon audace d'autrefois est défunte/ Et mes forces se sont enfiuies.* » Un homme en trop, comme



Essenine, Sergueï

© DR

l'aurait qualifié Tourgueniev dans ses portraits de jeunes lettrés paumés séduits par la déesse nihilisme. « *À présent nous partons petit à petit/ Vers l'au-delà du silence et de la grâce* », déclame-t-il en guise d'épithaphe.



© DR

Tchoudakov, Sergueï (1935-?). Manipulateur, harceleur, voleur, poète-manquereau, auteur méconnu « d'infra-samizdats éphémères » circulant sous le manteau de ceux qu'il prenait tant de soin à détrousser. « *Un génie dérangé* » dont Marignac admire les vers étranglés à la métrique anarchique. Plusieurs fois interné en asile psychiatrique, selon la vieille pratique soviétique, Tchoudakov se voyait en « *ultralumpenprolétaire* » nourri d'une aspiration baudelairienne à la lie sociale et au martyr de soi. Il disparut mystérieusement après une ultime foucade auprès de mafieux Caucasiens. Il a célébré la beauté tragique du suicide avec la grâce du samourai avant le *seppuku* : « *Lorsque respirer ne rimera plus à rien/ Autant crever en posant à la ligne le point/ La haine ressemble au foie, on l'autopsiera/ Du couteau au boucher, la ferraille cliquettera.* » Ce gentleman-cambrioleur à

Seule photo connue de Sergueï Tchoudakov, trouvée par hasard par la police soviétique sur une fausse carte.

l'allure cradingue se fait aussi chanter de la femme pêcheuse - « *Je décore mon antre célibataire/ D'ornements d'une grande simplicité/ Et retrace au crayon les contours délétères/ Sur le mur de ta cuisse fuselée* » - qu'il caresse avec nonchalance : « *De toi, je ne suis pas jaloux/ Indifférente à mes manières/ Tu files au bar à bière/ Où tu connais au moins cent marlous* ».

Medvedeva, Natacha (1958-2003). Aux non-initiés, apprenons que Medvedeva fut la femme infidèle de Limonov, la chanteuse du cabaret *Raspoutine* à Paris... et qu'à la demande de son époux, elle convola officiellement huit ans durant avec son ami Thierry Marignac, dans un mariage plus blanc que blanc. Thierry, c'était le frère que Natacha avait déjà eu, sosie réincarné de l'aîné qu'elle allait visiter furtivement avec sa mère, à l'extérieur de sa caserne de jeune conscrit. Une « *pomme sauvageonne* » ayant boulingué entre New York et Paris avant de regagner la Russie où son rock occulta longtemps sa poésie, toute de métaphores désespérées : « *L'automne épuisé d'une main sans dentelles/ Jette par poignées ses dernières bagues fines/ Les filles dans des robes bleu-*



© DR



Natacha Medvedeva et son époux de l'époque, Édouard Limonov.

Photo : Serge Van Pouke.

tées par le gel/ Se souviennent des doigts sur des couronnes d'épines. » À la lecture de certaines strophes, nous revient l'écho lointain du Limonov des années 1980 dépeignant crûment la camée alcoolique et nymphomane le trompant effrontément dans sa chambre de bonne du Marais : « *Allongée près de toi/ Par neurasthénie/ Me charger du poids/ De ta mélancolie/ Fixer quelque part/ Le regard/ Sur un point précis/ Au plafond, la mouche / Inerte comme une souche/ De moi tu peux/ Faire ce que tu veux.* »

Essenine, Tchoudakov, Medvedeva. Le chroniqueur ès chiens écrasés notera un possible suicide, une disparition et une overdose fatale emportant sa victime

à 44 ans. Mais, plutôt que de s'arrêter aux faits divers, le lecteur tressera des lauriers au discret passeur Marignac : *Des chansons pour les sirènes* reprend un vers d'Apollinaire auquel semble répondre sa quasi-compatriote Medvedeva : « *À la place des sirènes étranglées/ Des éclats/ De bouteilles brisées, et les ombres profilées/ Qui vivent dans ce pays-là/ Ce sont des loups/ Mes frères.* » Puisse leur dialogue aux Enfers se poursuivre à travers les limbes du temps. •

(1) *Des chansons pour les sirènes*. Essenine, Tchoudakov, Medvedeva, *saltimbanques russes du XX^e siècle* (L'Écarlate), octobre 2012.

Après le dégel, la débâcle

La morgue d'un Stendhal et le CV d'un Jack London, Victor Slipentchouk, dans son tumultueux roman satirique, autopsie au scalpel la Russie post-soviétique.

JACQUES DE GUILLEBON

« EN vérité, tout cela était dans le plus pur style russe : le héros vaincu au champ d'honneur termine finalement sa vie dans un monastère ou bien, en glissant sur un sol plat, il se fracasse le crâne contre un rocher. » Mitia Slezkine, le personnage du *Zinziver* de Slipentchouk, est à l'image des grands archétypes de la littérature russe, l'égal d'un Mychkine ou du Kovaliov du *Nez*. Il en est l'égal grotesque, et il le sait. Pour cet obscur poète du fin fond de la Sibérie, vivotant aux crochets de la société cultivée locale, l'aventure commence quand Rozotchka, avec qui il filait le parfait amour bohème, le quitte, comme sont quittés par leurs femmes tous les misérables écrivains de la terre persuadés qu'on peut vivre d'eau fraîche et de vers

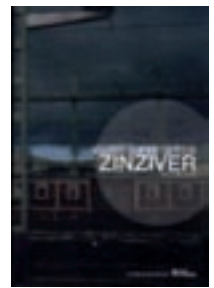
généaux. Mais que l'on soit sous Alexandre III ou, comme dans ce roman, à la fin de la « perestroïka », c'est un point de vue que ne partage aucune femme. Et Mitia, s'il l'apprend à ses dépens dans ce livre lourd d'un comique à la Falstaff, se révèle surtout comme la figure paroxystique d'une période qui ne l'est pas moins. Pas moins comique et pas moins paroxystique. Autour de Mitia se délite un empire de mille ans, celui des tsars, de Lénine et de Staline, tandis que la médiocrité soviétique (que s'apprête à remplacer un spécimen de la plus clinquante médiocrité libérale) devient la scène idéale où déployer cette tragi-comédie provinciale qui se rêve éternellement comme le centre du monde et qu'on appelle la Russie.

Victor Slipentchouk, né en 1941 en URSS, a la morgue d'un Stendhal et le CV d'un London (il fut pêche-mêle marin, ouvrier, technicien dans un zoo, pisciculteur, journaliste, etc...). C'est dire si cet homme aux cents métiers parvient à rendre universelle l'époque de la chute de l'URSS. Son roman ébranle les rouages d'une époque (celle de la perestroïka) aujourd'hui figée dans les livres d'Histoire et, partant, parvient à rendre lisible l'ico-

nostase contemporaine de la politique russe. Ni nostalgique ni satisfait, l'auteur réalise le rêve secret de tout romancier : allégoriser un moment précis.

Grâce à la patience et au travail acharné de l'immense Dimitrijevic, récemment disparu, des éditions de L'Âge d'Homme, et de l'éminent traducteur Gérard Conio, les Français font enfin la connaissance de Mitia Slezkine. Nul doute que ce personnage ne finisse par s'imposer chez nous comme le Frédéric Moreau des années 1990 du bloc de l'Est. •

► *Zinziver*, de Victor Slipentchouk, traduction de Gérard Conio, aux éditions L'Âge d'Homme, 461 p., 23 euros.



Dr Schnock ausculte les Trente Glorieuses

Le nouveau numéro de cette revue décalée et déjà culte célèbre les trente ans du Père Noël est une ordure. Schnockissime !

SOUS la plume de Jérôme Leroy, d'Arnaud Le Guern et de votre serviteur, nous avons déjà écrit tout le bien que nous pensons de *Schnock*, « la revue des Vieux de 27 à 87 ans ». Heureusement, pas besoin d'avoir atteint cet âge canonique pour apprécier les numéros sur Jean-Pierre Marielle, Amanda Lear, Jean Yanne et Daniel Prévost. De la bande du « Petit Rapporteur » à l'équipe du Splendid, il n'y a d'ailleurs qu'un pas



que Schnock franchit allègrement avec ce cinquième opus consacré aux trente ans du *Père Noël est une ordure* ! Grâce aux investigations poussées de nos amis schnockards, vous pourrez briller dans les dîners mondains après avoir potassé l'origine des gloubitchous et de la cultissime réplique du pharmacien Jacques François devant sa blouse blanche maculée de kloug : « *C'est de la merde ?* ».

Entre une enquête nostalgique sur les dames pipi, une interview de l'éternel second rôle maigrichon Michel Créma-dès, un beau portrait du regretté Maurice Ronet et un dossier poussé sur les Jeunes Giscardiens (si, si, ils ont existé, entre le néolithique et aujourd'hui), c'est toute une certaine France des Trente Glorieuses qui revit.

Vous savez, l'époque bénie des Dieux par Jérôme Leroy, où les communistes et les gaullistes faisaient semblant de

sétripier pour mieux conforter le compromis social et moral issu de l'après-guerre. Les comédiens du Splendid ont incarné la génération qui a eu vingt ans entre Mai-68 et mai 81, une ère « *décontractée du gland* », comme le disait Patrick Dewaere dans *Les Valseuses*. Avec le plein-emploi, l'illusion lyrique du progrès pensait avoir de beaux jours devant elle, la gauche promise à une opposition perpétuelle se payait même le luxe de critiquer un capitalisme national qu'elle ne songe même plus à ressusciter en ces temps de mondialisation heureuse. Et si on s'exclamait avec Jean-Marie Poiré, le réalisateur du *Père Noël* : « *Je suis pour la France de Louis VI le Gros* » ? Ne soyons pas *schnock*, voyons !

D. B.

► *Schnock* n°5, « 30 ans toujours une ordure ! Le Père Noël » (La Tengo Editions)